

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 40

Artikel: L'adjudant et la colonne d'attaque
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184387>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

surpassé par aucun produit naturel ou factice, comme moyen de réconfortation quand les sources de la vie sont épuisées, il anime et ravive les esprits aux jours de tristesse, il corrige et compense les effets des perturbations de l'économie, à laquelle il sert même de préservatif, contre les troubles passagers causés par la nature inorganique.

Pour Mantegazza, « l'un des priviléges du bon vin, c'est de donner à l'homme une gaieté sobre et salutaire, en raffermissant le travail musculaire, en favorisant les élans de la fantaisie chez l'ouvrier comme chez le poète, chez l'artiste comme chez le musicien. »

Les vins constituent à la fois un aliment et un médicament; toutefois leur rôle alimentaire est faible.

L'influence des uns se complète par les propriétés des autres, de manière à charmer les sens du goût et de l'odorat, à exercer une action tonique et astringente sur l'estomac, à produire une action bien-faisante sur la circulation générale.

L'usage d'un vin généreux pris à des doses progressives, mais toujours modérées, rend de grands services dans les cas d'anémie, d'appauvrissement général de l'économie avec alanguissement des fonctions digestives.

Voici ce que l'on pourrait appeler les dogmes du vin.

— Pas de vin à l'enfant en bas âge.

— A beaucoup de vin médiocre, préférer toujours un peu de vin de bonne qualité.

— Ne boire le vin qu'à table et de préférence à la fin du repas.

— Pour être excellent, le vin doit être clair, un peu amer et pris en petite quantité.

Au moment où Noé, dit un apologue hébreux, venait de planter le premier cep de vigne, Satan (il y a du diable en toute chose) l'arrosa lui-même en égorgeant sur son jeune plant un agneau, un singe, un lion et un pourceau. Ce serait en raison de cette culture que le vin communiquerait à ses fidèles la douceur, la gaieté, la force intractable et les goûts dépravés, qui forment le caractère de ces quatre animaux.

Nous ne sommes pas de ceux qui ne savent combattre l'excès, qu'il soit l'œuvre du diable ou de l'égarement de l'homme, que par l'abstention. *Usons, n'abusons pas, redirons-nous une fois de plus, et nous trouverons dans le vin un élément de gaieté, non pas celle qui fait sortir de la raison, mais de celle qui aide à supporter beaucoup de petites misères, à voir toutes chose sous un jour plus riant, et qui inspirait à Anacréon cette théorie un peu fantaisiste :*

La terre sombre boit
Les arbres boivent la terre,
La mer boit les vapeurs,
Le soleil boit la mer
Et la lune boit le soleil ;
Pourquoi me combattre, moi,
Amis, si je veux boire !

D^r EVERY-BODY.

L'adjudant et la colonne d'attaque.

Lâi avâi on iadzo 'na revua su Monbénon, pè Lozena... Ah! faut d'aboo que vo diéssso qu'ein avâi ion qu'avâi étâ dein lo défrou, qu'étai revègnâi pè châotré et qu'arâi dû eintrâ dein lè Corinthiens, vo sédè, clliâo vilho cocardiers que passâvon l'écoula su la fin dè l'âton, que y'ein avâi dâi barbus, dâi pas barbus, dâi grands galâpins, dâi petits courtaux, dâi vilho vâlets dè tsambra, dâi cochers dè grantès mâisons, enfin quiet : on mécllion dâo tonaire, avoué on petit tambou po lè férè alla ào pas. Adon cé coo qu'étai revenu et qu'amâvè prâo férè son vergalant, avâi on bocon vergogne d'eintrâ dein cllia compagni, l'arâi mî âmâ étré dein l'élite et sè dese : faut pardié ein derè dou mots ào colonet que cognâisso bin et que mè vâo prâo bailli on coup dé man.

Ye va don onna nè ào Crotton iô l'est que lo colonet bêvessâi quartetta ein vouâiteint djuï ào lottô, et lâi dévesè dè l'affrè.

— Yé justameint fauta de n'adjudant dein mon bataion, que lâi fâ lo colonet, mà ne sè pas se vo pâodè.

— On adjudant ! qu'est-te cein po oquière ?

— Eh bin l'est ion que fâ einvouâ lè sordats quand dusson sè mettrè ein reing.

— Oh bin n'est pas lo diablio què cein, vu prâo m'ein terî ; preni mè pî ; et pi vo sédè : on est quie !

Lo colonet que savâi que l'autro avâi bon moian et que y'arâi on fin soupâ ào bet, sè peinsâ : m'ein fotto pas mau, atant li que n'autro ! Et lo nomma.

Ora no revaité à la revua qu'étai don lo surleindéman : Lo gaillâ allâ sè recorda onna mi avoué on caporat, et coumeint n'avâi pas lo temps dè preindrè mésoura, l'eimpronta onna petita vesta, on chacot et onna palasse. Po dâi z'épolettès, pas fottu d'ein trovâ, mà tot parâi l'allâ su Monbénon.

Lè sordats l'accutâvon pas tant, ne saviont pas ào sù quin sordât l'étai cein, kâ se n'avâi par z'u on grand sâbro l'ariont prâi po onna piquietta, mà tot parâi n'ousavon pas trâo renasquâ quand lão coumandâvè oquière.

Tandi que l'exercivon et que l'étiont ein trâi beindès que cein coudessâi étré trâi bataions, l'étiont ti alignâ bet à bet su duè reintsès et dévessont sè mettrè ein plotons, que l'est don quand tignon tota la lardjâo dâo tsemin et que ia on officier ào bin on sergent-majo devant et dâi caporats ài dou bets, et l'est l'adjudant que dévessâi lè comptâ po férè lè plotons. Noutron gaillâ qu'étai dein lo troisiémo bataillon, s'eimbreliquoquâ ein compteint et quand lo colonet coumandâ : En colonne d'attaque, arche ! que faillâi don vito sè mettrè ein ploton, y'avâi quarante sordats dè trâo ào derrâi ploton, que cein ne poivê pas allâ et que cein allâvè bailli on embrouille dè la metsance. Adon coumeint l'étiont ào fin bas dè Monbénon, su lo tsemin, à l'avi que lo colonet dese : Arche ! l'adjudant fe einvouâ clliâo dâo derrâi ploton, mà dese ài quarantè z'autro qu'étiont dè trâo :

— Vo, foté vito lo camp !
 — Yô, que desiron ?
 — Avau lè coutès ! Gatsi-vo permi lè bossons, qu'on ne vo vâyé pas ; vo z'êtes licenciy !
 Cllião sordats ne s'è firon pas coumandâ dou iadzo, traciron ti s'è reduirè dein 'na pinte et la colonne d'attaque fe adrâi balla.

CE N'EST PAS LA DANSE

(Fin.)

Le médecin qu'on fit venir, après plusieurs jours passés dans cet état d'inquiétude, essaya de réagir à l'aide de divers moyens, mais ils restèrent sans succès. Il se trouvait en face d'un phénomène qui échappait complètement à sa science. Sans causes apparentes, sans mal local, sans crises douloureuses d'aucune sorte, mais sans retour non plus à une phase normale, les forces vivantes de Gloriette déclinèrent de jour en jour jusqu'à un épuisement facile à prévoir. Nous ne prétendons pas expliquer ici un cas pathologique. Nous disons seulement ce qui advint. Quoi qu'il fut homme d'expérience, le docteur n'y comprenait rien, et un plus habile que lui n'y eût peut-être pas compris davantage. Son impuissance lui faisait le devoir d'un aveu ; et il avertit le forgeron de la probabilité, dans ces conditions, d'une fin prochaine.

L'homme empirique avait de fortes notions dans son genre. Par un examen personnel, il chercha à se rendre compte du danger de sa fille. Il demeura convaincu ; et seul, debout à son chevet, il pleura. Ces larmes du père n'eurent ni témoin ni affliction réciproque.

Julien, discret dans son chagrin qu'il devait garder pour lui-même, avait demandé à visiter la malade. Le reconnut-elle ? Il n'y parut pas. A l'immobilité atone de son visage, ce n'était pas probable. Cependant cette présence fit monter à ses lèvres un murmure de mots inachevés : « Père... c'était honnête... » Ombre d'un souvenir dans l'ombre d'une mémoire. Et cette tristesse dénuée d'expression faisait encore plus mal à voir sur une bouche habituellement si rieuse lorsqu'elle disait de ces choses-là. Julien pleura aussi. Ce rire et cette gaieté qui avaient été sa vie, elle les retrouva un moment dans la mort.

Comme une flamme sur le point de s'éteindre jette vivement sa dernière lueur, Gloriette eut un accès de lucidité entière.

Le père était auprès de son lit ; la vieille servante aussi. Julien se trouvait là pareillement, ainsi que le curé, qui ne la quittait guère, lorsque tout à coup sa raison s'éclaira.

Ne souffrant pas, se sentant seulement d'une faiblesse extrême, il lui sembla qu'elle s'éveillait d'un étrange sommeil. Elle ne se sentait même pas malade. Et à la vue de tout son monde, avec une pleine conscience de ses paroles, elle dit tout haut de son petit ton d'autrefois :

— Oh ! père, c'était honnête !... Monsieur le curé, ce n'est pas la danse... Oh ! non !...

Et en regardant Julien elle eut un charmant éclat de rire. Mais ce ne fut qu'un éclair.

Car aussitôt le voile retomba ; les ténèbres se firent de nouveau dans son esprit. Elle répéta encore une fois d'une voix faible : « Du sang... Oh ! que de sang !... » Et puis ce fut tout.

Naturellement on avait laissé ignorer l'événement à Jacquot, dont la guérison non plus n'était pas très certaine.

Le jour, à deux mois de là, où l'amputé put faire sa première sortie, il avait son idée.

Julien, qui ne pensait guère à lui, entendit résonner son « pilon » sur le sol empierre du devant de l'école. Jacquot venait dare dare lui en donner l'étrenne, pour lui tenir ce discours :

— Ecoute, Julien ; la souffrance rend meilleur, et j'ai beaucoup souffert. Tu aimes Gloriette, qui t'aime aussi. Eh bien ! il faut l'épouser ; et si je puis pour cela te servir en quelque

chose, je le ferai de grand cœur. Tu sais que j'en ai les moyens, grâce à ce qui doit me revenir.

Jacquot n'avait pas besoin de devenir meilleur ; il était bon. Ce procédé le toucha, mais ses regrets l'émurent bien plus encore. Il répondit tristement à Jacquot :

— Gloriette repose maintenant au cimetière ; l'effroi de ton accident lui avait tourné les sens. Vas-y ; tu reconnaîtras sa tombe fraîche ; va lui répéter ce que tu viens de me dire. Ça lui fera peut-être plaisir.

Il y alla, — et il y pleura à son tour. Georges BISSE.

Il n'est bruit en ce moment, dans un des quartiers les plus populaires de Paris, que du mariage de M. Châtaignier, impasse de la Planchette, avec Mlle Poirier, rue Copeau.

La noce s'est tenue la semaine dernière.

Au dessert, le parrain, jovial menuisier, a prononcé un petit discours de circonstance :

« Mes enfants, a-t-il dit, vous voilà liés par des chaînes indissolubles. Quoique peu plié aux exigences d'un discours, je ne serai pas assez plat à ce pour me taire. Je n'ai plus comme vous des cheveux d'ébène, je suis un peu bouleau et ma tête tremble : c'est ainsi que, plus tard, il vous faudra être.

» En attendant, soyez noyés dans la joie ; vous avez du pain sur la planche.

» Que votre existence soit pleine de charmes sur terre et sur eau.

» Prenez racine pour faire une souche durable et fertile, qu'empêche souvent la discorde, et soyez toujours du bois dont on fait... les bons ménages. »

M. Geoffroy-Saint-Hilaire se plaisait à parler de l'expédition d'Egypte, dont il avait fait partie, et à la gloire de laquelle d'illustres savants ont tant contribué par leurs travaux. Entre autres souvenirs, évoqués par le célèbre naturaliste, nous rappellerons le trait suivant : L'insouciance des savants en face du péril, et surtout la considération que leur témoignait le général Bonaparte leur avait concilié l'affection et le respect du soldat, qui manifestait ces sentiments d'une manière singulièrement pittoresque. Pendant les marches, les membres de l'Institut d'Egypte étaient montés sur des ânes, et quand, à l'approche de l'ennemi, les bataillons français se formaient en carrés, pleins de sollicitude pour leurs amis les savants, et glorieux de les défendre, les soldats s'écriaient tout d'abord : « Au centre les ânes ! » et l'Institut se retirait au milieu de ces citadelles vivantes. C'était une sorte de compliment par antiphrase, mieux senti de ceux auxquels il s'adressait que la plupart des compliments académiques.

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET

Rue Pépinet, Lausanne

Carte céleste, avec horizon mobile.

Cartes de visites à la minute.

Fournitures de bureaux et d'écoles.

Registres, copie de lettres, presses à copier.

Impressions de factures, têtes de lettres, enveloppes, etc.

Couleurs anglaises, pinceaux, papiers teintés.

Serviettes maroquin et toile pour écoliers, étudiants et hommes d'affaires.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY.